

HISTOIRE DES MODES FRANÇAISES.

SEIZIÈME ARTICLE.

RESTAURATION. — 1815-1830.

La présence des alliés à Paris nous amena les modes étrangères, les habits anglais couleur tête de nègre, à taille courte et à basques longues, les longs gilets à la cosaque, les pantalons polonais, à grands ponts, les bottines turques, en peau jaune, les bottes à la Wellington. Pour mériter le titre de *fashionable*, il fallait y ajouter, en 1818, une cravate soutenue par des baleines, un chapeau de paille noire, des gants blancs, une rose à la boutonnière, et avoir les cheveux parfumés d'huile philocôme ou d'huile de Macassar.

Les femmes, par une fâcheuse anglomanie, plaçaient le matin, sur leurs chapeaux de paille, des carrés de gaze verte en guise de voile ; elles portaient des spencers, de lourds manteaux d'homme, à deux collets, en casimir vert. Pendant que les royalistes *ultra* tentaient la résurrection des ailes de pigeon et des culottes courtes, les *libéraux*, par esprit d'opposition, affectaient de porter de larges pantalons de percale, des moustaches, des éperons, et des chapeaux à la Bolivar ou à la Manuel. MM. Scribe et Dupin donnèrent aux Variétés, le 12 juillet 1819, un vaudeville intitulé *le Combat des montagnes*, où l'on ridiculisait, sous le nom de *calicots*, les commis-marchands travestis en militaires.

La Restauration substitua le *canezou* au spencer, et prodigua les fleurs artificielles, tant sur les chapeaux que dans les cheveux. Elle eut le malheur d'inventer les manches à gigot, à bérêt, à la folle, à l'imbécile. Elle déploya une imagination féconde et

une capricieuse inconstance dans la qualification des articles de toilette. On a vu, de 1822 à 1830, la couleur *Ipsiboé*, le crêpe *Ipsiboé*, la coiffure et les turbans à l'*Ipsiboé*, les rubans *Trocadéro*, les couleurs bronze, fumée, ventre de biche, puce en couches, eau du Nil, solitaire, roseau, graine de réséda, crapaud amoureux, souris effrayée, araignée méditant un crime, le bleu Elodie, les carreaux écossais à la Dame-Blanche, les modes à la lampe merveilleuse, à l'Emma, à la Marie Stuart, à la clochette, à la girafe, au dernier soupir de Jocko. En 1827 on chantait dans les rues :

On vient d' quitter subito
Mod's françaises et mod's anglaises,
Et jusqu'au marchand d' coco,
Tout s'habille à la Jocko.

Sous le règne de Charles X, les chapeaux de femmes avaient de larges bords évasés ; ils étaient surmontés de plumes, de rubans. On raffolait des turbans à la sultane, des bérêts, des bonnets de blonde de Chantilly. Les élégantes avaient autour du cou un *sentiment*, ou *collier-carcan* de velours noir ; et, pendant l'hiver, des *boas* de fourrures ou de plumes frisées. Elles relevaient sur le sommet de la tête leurs cheveux, en nattes, en coques hautes et arrondies, en y mêlant des *esprits*, des rubans, des morceaux d'étoffe de Perse. Les jupes ne descendaient pas à la cheville ; on les garnissait de gaze, de blonde, de nœuds, de bandes de velours, de torsades de satin, de franges en plumes, d'ornements plaqués sur étoffe unie. Les redingotes ouvertes, à la Léontine, laissaient voir de blanches chemisettes ou des jabots de

malines. Les *dandies* avaient des redingotes à châle de velours, à boutons d'or, des chapeaux hauts et coniques, des pantalons échancrés sur le cou-de-pied, un sous-pied à boutons de métal, des bottes poin-

tues, et des cravates de satin noir. Les cols à *navet figuré* furent inventés au mois de janvier 1830.

ÉMILE DE LA BÉDOLLIÈRE.

BIBLIOGRAPHIE.

Essai sur l'éducation domestique, par M. de Lacombe, principal du collège du Havre, officier de l'Université. Un fort volume in-8°. Chez Dezobry et C^{ie}, rue des Maçons-Sorbonne, n° 1.

Quelques-unes de vous, mesdemoiselles, m'avaient demandé des conseils pour élever de jeunes frères, de jeunes sœurs. Reconnaissante de cette preuve de confiance, je songeais à m'en rendre digne, lorsque le livre de M. de Lacombe m'est tombé sous la main. Je l'ai lu avec attention, et parmi toutes les choses sages et utiles que j'y ai remarquées, j'ai choisi celles-ci comme les plus faciles à mettre en pratique.

M. de Lacombe engage la mère à nourrir son enfant, si elle est bien portante; sinon, à prendre une nourrice chez elle, ou à le nourrir au biberon, plutôt que de l'envoyer au loin, à la campagne; car la propreté, les soins de la mère et ceux du médecin sont aussi nécessaires à la vie de l'enfant que le lait d'une nourrice. — Il ne faut attacher ses langes que du haut, et lui laisser toujours les jambes libres. — Huit, dix ou douze mois suffisent à l'allaitement. — On apprendra à l'enfant à veiller le jour et à dormir la nuit. — On réglera ses repas, ses promenades, son sommeil. — Son éducation doit commencer à un an. — S'il frappe sa nourrice de ses petites mains, s'il lui déchire le visage avec ses petits ongles, il

faut lui rendre le même mal; il pleurera, mais il ne recommencera plus. — On ne se hâtera pas de le faire marcher, on le laissera jouer à terre ou sur un tapis, puis on mettra à sa portée une chaise sur laquelle seront placés des joujoux; s'il se lève seul afin de les prendre, on l'entourera d'un cercle de chaises, sur lesquelles ils s'appuieront pour marcher; un autre jour on écartera ces chaises les unes des autres; s'il tombe, on n'en paraîtra pas effrayé, on l'engagera à se relever de lui-même; enfin, si l'on vient à son secours, que ce soit lentement: il s'habituerait ainsi de bonne heure à souffrir de légères douleurs sans se plaindre.

Les parents doivent bien s'entendre sur les principes qui serviront de base à l'éducation physique et morale de l'enfant, car rien ne serait dangereux comme l'extrême indulgence d'une mère, d'une sœur aînée, opposée à l'extrême sévérité d'un père; ce désaccord affaiblirait dans le cœur de l'enfant le respect et la tendresse qu'il leur doit, détruirait en lui toute obéissance, et le conduirait à mal faire, comptant sur l'indulgence d'une mère ou d'une sœur qui lui sauverait une réprimande ou une punition.

Il faut prescrire aux jeunes servantes auxquelles on le confie la conduite qu'elles doivent tenir à son égard, s'assurer qu'elles s'y conforment, bien que le plus souvent elles n'en comprennent pas la portée, et les congédier sans miséricorde si elles n'en

tiennent aucun compte. Dans une famille, les serviteurs concourent avec les maîtres, par l'exécution de leurs ordres, à la bonne éducation des enfants.

Pour leur former une saine constitution, il faut qu'ils aient une vie réglée, une nourriture saine et abondante, beaucoup d'exercice, un air pur et une excessive propreté, un sommeil de douze ou quatorze heures sur vingt-quatre; leur nuit doit être complète; le jour il ne faut les coucher que vers midi et les laisser dormir trois heures.

On les vêtira chaudement en hiver, fraîchement en été, et en tous temps ils devront avoir les pieds à l'abri du froid ou de l'humidité. Dès qu'ils auront des cheveux, laissez-leur la tête nue, la nuit et le jour, jusqu'à ce que les bienséances exigent qu'ils portent une coiffure.

Ne cédez jamais à leurs larmes, à leurs caprices : « Comment fais-tu donc pour avoir tout ce que tu veux ? disait une petite fille à sa petite amie. — Je pleure, » répondit-elle.

Que vos menaces de punition, que vos promesses de récompense soient toujours accomplies. « Je te ferai passer les vacances au collège, si tu n'as pas de prix, disait un père à un fils paresseux. — Tu m'as déjà dit cela l'année dernière, » répondit l'écolier d'un air moqueur; et il continua d'être paresseux.

Commandez avec douceur : les enfants accoutumés à obéir à leurs parents obéiront à leurs maîtres, à leurs chefs, et l'expérience a prouvé que les parents les plus obéis sont en même temps les plus respectés et les plus aimés.

Comme le tutoiement est l'indice de l'égalité, et qu'il ne peut y avoir d'égalité entre une mère ou un père parvenus au complément de leur force et de leur raison, ou entre une sœur aînée et un pauvre petit être qui ne sait rien encore, il est convenable que les enfants leur disent *vous*, ce mot leur inspirera plus de respect.

Veillez à ce que les domestiques qui les

entourent ne les rendent point superstitieux, et pusillanimes, en leur contant des histoires de revenants ou de voleurs.

Jusqu'à six ou sept ans, les enfants ne doivent que courir et sauter tout à leur aise afin de devenir lestes et forts; mais ne laissez pas pour cela reposer leur intelligence. A table, au coin du feu, à la promenade, faites-les causer, ne vous laissez pas de répondre à leurs questions. Surtout ne leur donnez jamais le change : s'ils s'en apercevaient ils ne vous croiraient plus, et vous leur auriez ainsi donné l'idée de vous tromper à leur tour, car vous leur auriez appris la ruse et le mensonge en vous jouant de la crédulité et de la confiance qu'ils avaient en vous. Que vos réponses soient toujours claires, précises, vraies et à la portée de leur intelligence. « Faites-vous petit avec les enfants, » disait saint Paul.

Une faute doit toujours être punie dès qu'elle est faite avec discernement, mais en tenant compte de l'âge des enfants et des circonstances qui les ont poussés à la commettre. Cependant, s'ils ont employé le mensonge pour la cacher, le mensonge sera estimé à trois fois la valeur de la faute, et la punition alors deviendra quadruple : du moment où ils verront que le mensonge leur est nuisible, ils préféreront la franchise.

Que votre sang-froid leur fasse comprendre que c'est par devoir et non par colère que vous les punissez.

Prévenez vos domestiques, vos ouvriers, que si les enfants leur commandaient impérieusement, ils ne leur obéissent pas, et se contentent de hausser les épaules; après cet essai malheureux, les enfants, devenus plus modestes, se verront obligés de prier pour se faire obéir.

Habillez les enfants d'étoffes solides, afin qu'ils puissent jouer sans crainte de les déchirer. Donnez-leur l'habitude de se laver le visage soir et matin, les mains plutôt dix fois qu'une. Le bon roi Henri disait : « Il y a deux choses que je ne conçois pas

qu'on puisse négliger : ce sont la propreté et la politesse, quand il ne faut qu'un verre d'eau pour être propre et qu'un coup de chapeau pour être poli. »

Quant à la politesse, les enfants étant imitateurs, ils se régleront sur vos manières, et vous leur défendrez la société des gens mal élevés.

Les conseils que donne M. de Lacombe

sur la manière d'élever les enfants, vos mères les ont déjà mis en pratique, mesdemoiselles, et si je vous les ai transcrits, c'est afin que l'expérience d'un homme instruit, d'un père de famille vienne vous confirmer encore dans la bonté de ces conseils, et vous engager à les suivre à votre tour.

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

IL CARDELLINO.

FAOYLA.

Un cordellino grato a un nocchiero
Con lui fè il giro del mondo intero.
Stette sull' ancora l'Europeo legno
Presso le piagge d'Indico regno.

Quivi volavano lungo la sponda
Angei scherzando tra fronda e fronda,
E vestian piume leggiadre assai,
Piume in Europa non viste mai.

Il cardellino riguarda e gode,
E aspetta il canto, ma ancor non l'ode :
Più giorni passano, tornano ancora
Gli angei per gli arbori tacendo ognora.

Il forestiero si pone in testa
Che d'oltremare moda sia questa :
La moda piacegli, viede ove nacque,
E findrè visse, sempre si tacque ;

Ed alla madre che lo rampogna :
« Del tuo silenzio non hai vergogna ? »
Tal solea grave risposta dare :
« È nova moda presa oltremare ! »

« Quanti oggi trovansi fra noi messeri
Che il peggio tolsero dagli stranieri ? »
LORENZO PIGNOTTI.

LE CHARDONNERET.

FABLE.

Un chardonneret, chéri d'un marin, faisait avec son maître le tour du monde. Le navire européen mouilla dans les parages d'un des royaumes des Indes.

Des oiseaux venaient voltiger autour des arbres de ces côtes. Ils avaient un plumage charmant, comme on n'en voit pas en Europe.

Le chardonneret les regarda tout étonné, et attendit vainement leur chant. Plusieurs jours s'écoulèrent ; les oiseaux revinrent toujours sur les branches des mêmes arbres, mais ils ne chantaient jamais.

L'oiseau étranger s'imagina que c'était la mode d'outre-mer. Cette mode lui plut ; il revint ensuite dans son pays, et le reste de ses jours e chanta plus ;

Et quand sa mère lui adressait ce reproche :
« Est-ce que tu n'as pas honte de ton silence ? »
Il lui donnait cette réponse solennelle : « C'est une nouvelle mode prise d'outre-mer ! »

« Combien n'y en a-t-il pas de ces messieurs qui prennent chez l'étranger tout ce qu'il y a de plus mauvais ? »

NAPOLÉON SAVONE.



JEANNE GRAY.

Le 10 juillet 1553, vers deux heures de l'après-midi, Durham-House, résidence du duc de Northumberland, premier ministre et grand-maître du royaume d'Angleterre, vit arborer au sommet de ses tourelles l'étendard royal des Tudors. Une décharge générale de ses fauconneaux et de ses coulevrines, à laquelle répondit le canon de la tour de Londres, annonçait à la capitale qu'un règne nouveau allait s'ouvrir, et que la princesse Jeanne Gray était déclarée reine par l'expresse volonté du dernier roi, Édouard VI.

Aussitôt des hérauts d'armes parcoururent toutes les places, proclamant à son de trompe que Sa Majesté allait se rendre à la tour, selon l'usage établi à l'avènement des rois. Mais au lieu des cris de joie et d'allégresse avec lesquels la multitude accueille toujours ces événements, un silence austère sembla protester contre l'illégalité de cette élection. Les droits des princesses Marie et Élisabeth, filles de Henri VIII, étaient plus légitimes que ceux de leur cousine Jeanne Gray. Les persécutions qu'elles avaient endurées sous les deux règnes pré-

cédents leur avaient acquis les sympathies de toute la nation, qui voyait en ces princesses les héritières immédiates de son dernier maître. Malgré ses vertus, sa jeunesse, ses talents et sa beauté, l'élévation de Jeanne, mariée depuis peu de mois à lord Guilford Dudley, fils du duc de Northumberland, faisait craindre que l'ambitieux grand maître ne fit de cette jeune princesse l'instrument de sa puissance et de sa tyrannie. Il était devenu odieux au peuple comme à la noblesse, par l'abus d'un pouvoir qui n'avait plus de bornes, et l'on vit avec terreur une circonstance qui, en bouleversant l'ordre de succession, plaçait dans la famille du duc un sceptre qu'il dirigerait à son gré.

Attirée par la curiosité, une foule immense encombra les approches de la rivière, qui ce jour-là était couverte d'une quantité de barques décorées avec tout le luxe de l'époque. De somptueux tapis couvraient les degrés qui de Durham-House descendaient à la Tamise. Alors les grandes portes s'ouvrirent et donnèrent passage au cortège royal. Jeanne Gray s'avança entre son beau-père et son mari. Elle était fort pâle, ses traits paraissaient abattus, et malgré le sourire qu'elle s'efforçait de maintenir sur ses lèvres, toute sa contenance indiquait plutôt un effort de courage et de résignation que le triomphe d'un orgueil satisfait.

Jeanne Gray était alors âgée de seize ans; la nature lui avait prodigué tous les dons à la fois. Elle parlait plusieurs langues avec facilité. Heureuse, dans sa paisible demeure de Sion-House, elle distribuait ses heures entre l'étude, ses devoirs et la douce joie d'un amour partagé.

Mais Northumberland, qui surveillait depuis longtemps les progrès de la maladie à laquelle succombait Édouard VI, en avait obtenu par ses artifices un testament où le jeune roi, en déshéritant ses sœurs, instituait sa cousine Jeanne Gray son successeur au trône.

Le monarque expira; le premier ministre

tint cette mort secrète, et envoya aux princesses Marie et Élisabeth de perfides messages, dans le but de s'assurer de leurs personnes. Averties par de fidèles émissaires, elles s'enfuirent précipitamment et se rendirent à Suffolk, où la chevalerie des comtés voisins vint se ranger autour d'elles.

Northumberland voyant alors toute dissimulation inutile, se résolut à agir ouvertement; il se rendit au grand conseil, auquel il communiqua le testament royal. Jeanne fut aussitôt proclamée reine d'Angleterre. Le duc, suivi d'une députation et accompagné de toute sa famille, se rendit à Sion-House, où sa belle-fille, qui se promenait en ce moment sous les frais ombrages de cette vieille abbaye, souhaitait peu les dangereux honneurs qu'on lui réservait.

Jeanne rentrait dans son oratoire un livre à la main, lorsqu'elle vit s'avancer les membres de sa famille, et ceux de la maison de Northumberland. Tous se rangèrent autour d'elle; leur contenance était respectueuse, bien qu'une orgueilleuse satisfaction se peignît sur leurs traits. Le duc entra, il avait à sa droite lord Guilford Dudley, son fils, époux de Jeanne, et à sa gauche ses deux autres fils, suivis de la députation du grand conseil. Ils se prosternèrent devant la jeune princesse, en lui donnant communication des volontés d'Édouard VI, qui plaçait sur son front si jeune et si délicat la pesante couronne des rois d'Angleterre. Jeanne les écouta pâle et tremblante; jetant un rapide regard sur tous ceux qui l'environnaient, elle se leva et dit avec calme, mais avec fermeté : « Mylords, je refuse, et de toutes les forces de ma volonté, l'honneur que vous osez m'offrir; car vous ne pouvez ignorer que les droits des princesses, filles de Henri VIII, sont plus légitimes que ceux de sa nièce; quelle que soit ma jeunesse et mon peu d'expérience, je ne suis pas assez dépourvue de sens et de raison pour accepter une couronne dont le poids me briserait. Arrachée violemment à Catherine d'Aragon, teinte du sang de deux

reines, voulez-vous faire de moi une troisième victime par une coupable usurpation? Milords, je refuse, et veux rester fidèle à l'héritière légale d'Édouard VI. »

Ce langage, si nouveau pour sa famille, ne découragea pas ses ambitieux parents ; après avoir congédié les membres du conseil, elle eut à supporter d'abord les supplications, puis les remontrances, puis enfin les plus aigres reproches et les emportements de tous les siens. Enfin, restée seule avec sa mère et son mari, les larmes de la duchesse de Suffolk, les tendres prières de l'époux qu'elle adorait, vainquirent sa résistance, et le fatal consentement lui échappa. Aussitôt, à un signal donné, toutes les cloches de la capitale sonnèrent à grandes volées. Le conseil privé et les deux familles de Suffolk et de Northumberland vinrent saluer la jeune souveraine, dont les pleurs et l'abattement contrastaient avec la joie délirante qui l'environnait. Elle fut aussitôt conduite à Durham-House, résidence de son beau-père; au milieu des flots de peuple qui se pressaient sur son passage, quelques marques de respect et d'admiration furent accordées à sa jeunesse et à sa beauté, mais cet enthousiasme populaire qui salue les rois à leur avènement, elle ne l'obtint pas. Ce cri national : *Longue vie à la reine!* qui équivalait au cri français de *Vive le roi!* hélas! elle ne l'entendit pas!

Soutenue par son beau-père et par son mari, Jeanne entra dans la barque royale, qui s'éloigna pesamment du rivage, au bruit des fanfares et du son des cloches de toutes les églises. Au même moment le ciel, qui avait semblé participer à la fête par son aspect brillant et clair, se couvrit tout à coup de nuages épais, et forma sur le cortège un dais de sinistre présage qui l'accompagna jusqu'au débarquement. Le canon de la tour tonnait sans interruption, la foudre en lui répondant semblait opposer à ces trompeuses manifestations de la joie publique, les avertissements du ciel. Jeanne tira les courtines pour se dérober à la pluie

qui commençait à tomber, cherchant vainement du regard un regard qui comprit toutes ses pensées... elle ne le trouva pas. Ivre de joie et de triomphe, son jeune époux, assis à côté d'elle, lui faisait remarquer leurs chiffres entrelacés, surmontés de la royale couronne. La jeune femme s'efforçait de sourire, mais à la vue de la terrible forteresse qui avait si souvent servi de palais et de prison à ses hôtes, un froid glacial parcourut ses membres, elle éprouva un sentiment de terreur indéfinissable; puis se reprochant bientôt ce mouvement de faiblesse, elle donna la main à son mari pour mettre pied à terre, et fut reçue au débarquement par lord Clinton, constable de la tour, à la tête de tous les officiers de service de sa maison, qui lui prêtèrent serment. A la porte des appartements d'état, le duc de Northumberland lui présenta les clefs, et le marquis de Winchester, lord trésorier, lui présenta la couronne. A cet instant toutes ses craintes s'évanouirent, elle se sentit saisie de l'esprit de sa race, et accepta complètement son élévation. Ses beaux traits reprirent leur expression toujours si animée. Elle se tourna gracieusement vers les ambassadeurs étrangers, et adressa à chacun d'eux et dans leur langue des paroles bienveillantes, ainsi qu'aux principaux assistants de cette cérémonie; puis, conduite dans les appartements royaux, elle s'y reposa jusqu'à l'heure du banquet.

Peu de moments après, les portes de la salle du grand conseil s'ouvrirent devant la reine Jeanne; conduite par le duc de Northumberland, elle s'avança dans cette immense pièce au milieu d'une double haie d'hommes armés. Souriant de ce formidable aspect, elle reçut le serment des lords du conseil privé, et répondit à leurs protestations de dévouement à sa personne. Puis, acceptant de nouveau la main de son beau-père, elle passa dans la salle où le repas d'apparat était préparé; elle y fut reçue avec le cérémonial alors en usage. Comme

il a beaucoup de rapport avec celui qui à la même époque était usité en France, je ne veux pas en fatiguer mes lectrices. Je vais seulement essayer de leur donner l'idée d'un repas du seizième siècle à la Tour de Londres.

Le linge de table était damassé et aussi beau qu'aujourd'hui, mais il se fabriquait et même se blanchissait en Hollande, car seulement dans ce pays on savait lui donner l'apprêt qui ajoute à sa beauté. La vaisselle était en partie d'étain ou de faïence ornée de figures en relief, des formes les plus bizarres: des serpents, des crapauds, des limaçons semblaient nager dans les sauces, ou se cacher sous les viandes. Des tours de bois peint placées comme les ornements d'un surtout, renfermaient des oiseaux auxquels on donnait la volée, *au grand esbattement des dames*. De distance en distance, de larges coupes se trouvaient disposées pour les *toasts*, lesquels étaient fréquents; et les valets, chargés de grands vases d'hydromel, avaient le soin de remplir ces coupes. La bière forte, les vins de Grèce et d'Espagne circulaient avec profusion, et telle était la naïveté des mœurs du temps, que l'ivresse paraissait une habitude toute simple et n'étonnait personne.

De larges tranches de thon mariné, nageant dans leur saumure, figuraient à côté des têtes d'esturgeon environnées de leurs œufs. Des outardes rôties, des ragoûts de cailles; d'immenses pâtés de venaison; des épaules de mouton bouillies avec des olives; des lamproies confites avec du piment, du poivre long, de la sauge et du sel, composèrent une sorte de premier service. Ensuite arriva comme pièce de milieu un faon rôti tout entier, renfermant dans ses flancs un vaste pouding (tel qu'on les fait encore aujourd'hui); un cygne, une grue, un paon, celui-ci orné de sa queue, se servirent rôtis dans des caisses de pâte de seigle séchée au four. Des tranches de pain grillé, sur lesquelles on étendait de la moelle de bœuf, bouillie, formaient un entremets;

des tourtes de pommes assaisonnées de girofle, de cannelle et d'autres épices, étaient alors des friandises fort recherchées. Les fruits et les légumes, encore extrêmement rares, se servaient au dessert. Ils avaient été récemment importés, et étaient si peu connus du temps de la reine Catherine d'Aragon, que cette princesse ne put avoir de salade à son dîner, qu'après que le roi eut fait venir un jardinier des Pays-Bas.

A la fin du repas, la porte de la salle s'ouvrit devant un groupe assez singulier, mais qui jouait toujours un rôle habituel dans les solennités de l'époque.

Trois frères, géants monstrueux, parurent. On les nommait Og, Gog et Magog; ils marchaient d'ordinaire à la tête des halbardiers de la reine, mais ne faisaient partie de son service que lorsqu'elle visitait la tour. Les trois frères s'avancèrent vers la reine portant un petit nain d'environ dix-huit pouces, qui salua Sa Majesté et but à sa santé. Les trois colosses mirent un genou en terre; on leur apporta à chacun une coupe contenant douze pintes qu'ils vidèrent d'un seul trait en criant: *Longue vie à la reine Jeanne!*

Après le repas, la reine, suivie de toute sa cour, se rendit à la ménagerie, où l'on gardait un assez grand nombre de bêtes féroces. De ce nombre était un ours monstrueux donné par l'empereur Maximilien au roi Henri VIII; lequel ours avait été nommé comme son donateur, par une délicatesse d'égards habituelle au roi. Les animaux de la ménagerie de la Tour abondamment nourris, et n'ayant que de rares occasions de faire acte de présence dans l'arène où se trouvaient construites leurs loges de pierre, partageaient leur paisible existence entre le lit et la table; ils se montrèrent donc peu désireux de déployer leurs avantages personnels devant la jeune et belle reine, et exprimèrent leur mauvaise volonté par des rugissements qui l'effrayèrent. Elle ordonna qu'on les laissât en repos, et le seul *Maxi-*

milien eut l'honneur d'entrer dans le demi-cercle, du haut duquel la royale assemblée l'accueillit par des applaudissements. Comme il se souvenait parfaitement qu'en semblable circonstance on lui jetait toujours quelques bribes de son goût, il se mit en posture de solliciteur, et ouvrant son énorme gueule, il témoigna que, de son côté, il était prêt à les recevoir.

Og, Gog et Magog entrèrent dans l'arène amenant avec eux leur *diminutif companion* ; celui-ci tira sa petite épée et s'élança bravement sur l'énorme bête, qui parut d'abord ne tenir aucun compte de l'agression, mais, impatientée des picotements répétés que ce téméraire champion lui administrait, se retourna, et l'embrassant de ses redoutables pattes, l'aurait aisément étouffé si Magog, qui veillait sur le pauvre nain, n'eût d'un geste vigoureux écarté les griffes de l'animal aussi lestement qu'il l'eût fait d'un jeune singe. Les géants signalèrent alors leur force et leur adresse, qui consistaient à éviter les morsures de la bête, tout en excitant sa fureur, et bientôt Maximilien, singulièrement humilié de son désavantage, se retira honteux au fond de sa loge, aux grands éclats de rire de tous les spectateurs.

Le lendemain de cette cérémonie, la reine, entourée de sa famille, s'entretenait des dispositions de son couronnement. Le conseil, assemblé à ce sujet, était présidé par le duc de Northumberland. Lord Dudley y assistait ; comme la séance s'était prolongée assez tard, la reine congédia son cercle, et en attendant son mari, elle ouvrit un volume de Platon, qu'elle lisait en grec avec facilité.

Les premières lueurs du matin coloraient les vitraux de sa fenêtre, lorsqu'elle vit entrer lord Dudley. « Ma belle reine, lui dit-il, je vous apporte une nouvelle qui, je le pense, vous plaira fort.

— En vérité ! cher seigneur, lui répondit Jeanne en souriant et se levant pour le recevoir ; et quelle est-elle ?

— Devinez, Jeanne !

— Et le puis-je, cher Dudley ? dites-la-moi pour que je m'en réjouisse avec vous.

— Eh bien ! mon père et les membres du conseil ont résolu de m'élever à la dignité de roi. »

Jeanne devint grave.

« Ils n'ont pas le pouvoir de le faire, mylord, je puis seule vous donner ce rang.

— Alors je suis roi ! s'écria Dudley d'un air triomphant.

— Lord Dudley, vous me permettrez de réfléchir sur cette affaire avant de me déterminer.

— Réfléchir ! madame, répliqua son mari visiblement blessé de ce mot ; mais c'est votre décision que j'exige, qu'il me faut à l'instant même ! Vous ne pouvez hésiter quand mon père le désire ; je suis votre époux et réclame votre obéissance.

— Lord Dudley, je suis votre femme, mais aussi votre reine, et c'est vous et non moi qui devez faire acte d'obéissance.

— Comme il vous plaira, madame ; demain vous connaîtrez le bon plaisir du duc.

— Son bon plaisir ! mais quand j'aurai décidé du mien, je le lui ferai connaître.

— Que veut dire tout ceci ? répliqua Dudley pétrifié d'étonnement. Est-il possible que vous soyez la même femme en laquelle j'avais trouvé tant de douceur et de condescendance ! Jeanne, vous avez cessé de m'aimer. Comment peu d'heures ont-elles amené un tel changement ?

— Dudley, lui dit Jeanne avec tendresse, je vous aime plus que jamais ; mais si je ne cède pas à votre désir, n'imputez mon refus qu'à des motifs de la plus haute importance. Comme reine, j'ai des devoirs qui passent avant toute autre considération, et ces devoirs je les remplirai aussi longtemps que je serai reine. Pour eux, je ferai tous les sacrifices personnels qui me seront imposés. Cher Dudley, ne vous laissez pas entièrement guider par les conseils de votre père, ni éblouir par son insatiable ambition. Le pas qu'il veut vous faire faire est trop dangereux, et quand ce refus devrait

me coûter ma couronne, je ne consentirais pas à vous en donner une.

— Assez, madame ! interrompit lord Dudley ; remettons à demain l'examen de toutes vos considérations. Puisse cette nuit vous donner de meilleurs conseils. »

Dans la matinée lord Guilford Dudley eut une longue conférence avec son père. Le duc, peu habitué à rencontrer des obstacles à ses volontés, alla trouver la reine, et l'informa que les membres du conseil avaient décidé de placer son mari à ses côtés avec le titre de roi. Sa réponse ne différa de celle faite à lord Dudley qu'en ce qu'elle fut articulée sur un ton plus ferme, lui déclarant qu'elle avait très-bien compris que son intention, en obtenant pour son fils le suprême pouvoir, était de régner sous son nom. Instances, arguments, menaces même, tout fut inutile, Jeanne resta inflexible. A la visite de Northumberland, succéda celle de son impérieuse épouse, qui n'obtint pas plus de succès. Lord Guilford, furieux de cette opiniâtreté, quitta la tour sans prendre congé de la reine son épouse, et se retira dans leur résidence de Sion-House.

Le départ de lord Dudley, les traits altérés de la reine, la trace de ses larmes, mirent toute la cour dans la confiance qu'un désaccord était survenu entre les deux époux. Les ennemis de Northumberland prévirent que son pouvoir rencontrerait une opposition fort peu attendue dans la fermeté de la jeune souveraine. De ce nombre étaient les ambassadeurs de France et d'Espagne ; ce dernier observait avec un soin scrupuleux la marche des événements, il les transmettait à l'empereur Charles-Quint son maître, qui lui renvoyait de nouvelles instructions dont le cauteleux diplomate faisait usage avec une adresse consommée.

Cependant la princesse Marie s'était fait reconnaître reine. Cinq comtés venaient de se révolter en sa faveur. Son armée s'augmentait de jour en jour. Ces nouvelles par-

vinrent à Jeanne à l'instant d'entrer au conseil, qui siégeait ce jour-là dans la chapelle Saint-John. Au pied du maître-autel se trouvaient les pierres tumulaires qui recouvraient les corps mutilés de Thomas Seymour, grand amiral, et du duc de Somerset, lord protecteur du royaume, mort sur l'échafaud par les artifices du duc de Northumberland. Au milieu de la discussion qu'elles élevèrent, Northumberland adressa quelques mots offensants à l'ambassadeur espagnol, qui lui répondit avec hauteur. Le duc, irrité, tirait son épée pour en frapper son adversaire, lorsque Jeanne descendant de son trône se plaça entre eux.

« Mylord, s'écria-t-elle en s'adressant à son beau-père, oubliez-vous en présence de qui vous êtes ? »

— Non, répondit le duc, et ne l'oublierai pas ; je suis devant celle qui me doit son autorité ; et le même pouvoir qui vous a fait reine peut aisément vous détrôner, madame ! »

Tous les lords du conseil portèrent la main à leur épée. L'ambassadeur d'Espagne s'inclinant devant la reine, lui dit qu'elle pouvait maintenant juger des dispositions réelles de sa grâce le duc de Northumberland. Jeanne regarda son beau-père et lui dit avec calme : « Sortez, mylord ! je vous l'ordonne ! »

— Et si je n'obéis pas ? répondit l'audacieux ministre.

— Votre Grâce ne m'obligera pas à vous y contraindre. Obéissez, duc, ou craignez les conséquences d'un refus.

— Et quelles seraient-elles ? demanda le duc avec dédain.

— La demande de votre épée ! s'écrièrent les seigneurs indignés.

— Et la prison du duc de Somerset ! ajouta lentement l'ambassadeur espagnol en abaissant la pointe de sa dague sur la tombe du duc.

— Silence ! mylords, s'écria la reine ; nous sommes ici pour aviser au moyen de prévenir une guerre civile, et vos seigneu-

ries s'attachent à des querelles particulières. Silence à vos sentiments d'amour-propre et de susceptibilité ! donnez vos avis, et que l'intérêt de votre pays l'emporte sur vos intérêts privés. »

Après de vives discussions, on arrêta de donner le commandement des troupes destinées à marcher contre la princesse Marie au duc de Northumberland, et cette orageuse séance fut levée.

Rentrée dans ses appartements, Jeanne réfléchit sur toutes les circonstances qui venaient d'avoir lieu. La froideur et la contrainte qu'elle avait remarquées sur la majorité des membres du conseil privé la convinquirent plus que jamais que la noblesse, comme le peuple, n'avait pas accepté sincèrement sa domination, et que nul effort humain ne pourrait affermir un pouvoir que tous considéraient comme usurpé.

Les nouvelles qu'elle reçut de l'armée devinrent de plus en plus alarmantes. Six vaisseaux stationnés à Yarmouth pour intercepter le passage de Marie avaient envoyé leur soumission à cette princesse. La capitale fut bientôt en révolte ouverte. Le peuple venait chaque jour sous les murs de la Tour sommer les gardiens d'en ouvrir les portes au nom de la reine Marie, et une attaque prochaine de cette forteresse semblait inévitable. Le duc de Suffolk, père de la jeune reine, effrayé des dangers qui la menaçaient, envoya un messenger secret à lord Dudley : quoique mécontent de sa conduite, le duc jugeait la présence de son gendre indispensable. Il accourut près de son épouse, et leur réconciliation fut aussi touchante que sincère. Comme il avait autant d'ambition que son père, sans avoir pour se diriger sa profonde expérience et ses talents, il voulut agir avec vigueur en obtenant de sa femme un *warrant* pour faire arrêter les membres du conseil opposés à son parti ; ils furent tous conduits dans une des prisons de la forteresse ; mais la nuit suivante tous s'évadèrent par un

passage secret qui leur fut révélé. Les soldats de Northumberland l'abandonnèrent pour passer sous les bannières de Marie ; et lui-même, trahissant les intérêts de sa belle-fille, par un mouvement qu'on ne sait comment expliquer, jeta son bonnet en l'air en criant : *Longue vie à la reine Marie !* Le comte d'Arundel lui demanda son épée et le fit prisonnier.

Le règne fugitif de Jeanne touchait à sa fin. Son père la pressait d'abdiquer ; mais son mari la suppliait de lutter encore pour le maintien de sa couronne. « Elle a été chèrement achetée, disait-il, elle doit être bravement défendue. » Jeanne céda à son mari, mais il était aisé de voir qu'elle conservait peu d'espérance.

Enfin, la présence de Marie en vue de la capitale la décida à cette abdication ; elle manda le lord maire et ses aldermen, toutes les autorités civiles et militaires, puis ceux des membres du conseil qu'elle considérait encore comme ses partisans, et parut devant eux accompagnée de son père et de son mari. Celui-ci tenta de réveiller parmi les assistants quelque généreux mouvement pour défendre la cause de Jeanne. Un silence froid et austère répondit à ses instances comme à ses reproches. « Eh quoi ! leur dit-il, vous abandonnez votre reine, et huit jours ne sont point encore écoulés depuis qu'elle a reçu vos serments !

— Nous le devons, mylord ; toute opposition aux événements est désormais inutile. Nous proclamons, au nom de la reine Marie, grâce entière à ceux qui, comme nous un instant égarés, reviendraient aux sentiments de fidélité qui lui sont dus. Et maintenant nous requerrons de Sa Grâce le duc de Suffolk, commandant de la tour, les clefs de cette forteresse.

— Elles vous seront remises, » répondit le duc.

Alors la reine Jeanne se leva.

« Mylords ! je résigne ma couronne entre vos mains ; puissiez-vous être plus fidèles à Marie que vous ne me l'avez été. Je cesse

d'être reine, dit-elle en descendant les marches de son trône ; vous seuls maintenant êtes les maîtres ici. J'ai sans doute le droit de me retirer à mon ancienne résidence ?

— Noble dame, lui répondit le comte de Pembroke en maîtrisant son émotion, mon devoir est de vous communiquer l'ordre du nouveau conseil, qui vous retient à la Tour pour y attendre les ordres de la reine Marie ; vous y serez entourée du respect et des égards dus à votre personne et à votre rang.

— Prisonnière !... ici !... mais sans doute mon mari restera près de moi ?

— Hélas ! madame, mes instructions portent que lord Dudley sera conduit dans un logement séparé. »

Jeanne étouffa un gémissement et tendit les mains à lord Dudley, qui, muet de douleur et de découragement, était tombé dans un accablement profond.

L'assemblée défila lentement, il ne resta que le comte de Pembroke et le lieutenant de la Tour, qui s'éloignèrent à l'extrémité de la salle, par respect pour le malheur de ces jeunes époux.

« Dudley, cher Dudley, nous nous reverrons bientôt.

— Sur l'échafaud, Jeanne ! et c'est moi, c'est ma fatale ambition qui vous y aura conduite.

— Nous sommes tous également coupables, il nous faut en supporter la peine ; mais si notre bonheur n'est plus de ce monde, reportez vos pensées vers la vie immortelle. Priez, monseigneur ; ma constante prière, à moi, sera pour nous revoir dans un lieu où nul pouvoir humain ne pourra nous séparer.

— Jeanne, ma noble femme, que n'ai-je votre courage et votre résignation ! puisse le ciel me les accorder pour ne pas maudire tout ceux qui nous ont perdus ! »

Les deux seigneurs se rapprochèrent, le constable de la Tour venait de paraître sur le seuil de la porte. « Adieu, Dudley ; croyez-en mes espérances, nous nous reverrons

encore, c'est ce qui me fait supporter une séparation qui me tuerait si elle devait être éternelle. »

Précédée du constable et accompagnée des lords Pembroke et Clinton, Jeanne fut conduite dans les appartements de Brick-Tower, et lord Dudley dans la tour de Beauchamp, non loin de la prison où son père venait d'être renfermé.

Northumberland n'avait pas su mourir sur le champ d'honneur, ce courage qu'il avait jadis montré comme homme de guerre, céda devant les terreurs de l'échafaud. La reine Marie ordonna qu'il fût jugé par ses pairs et d'après ses œuvres. Il fut conduit à la salle du conseil, précédé, selon l'usage, par l'exécuteur des hautes œuvres, portant sa hache levée, mais dont le tranchant était détourné de l'accusé. Les faits étaient écrasants ; déclaré coupable, sa sentence de mort lui fut prononcée. Après la condamnation, on le ramena à sa prison, également précédé par le bourreau ; mais selon l'usage encore, le tranchant de la hache était alors tourné vers le condamné.

La chute de Northumberland ne suffisait pas à la haine de ses ennemis. Les ambassadeurs de France et d'Espagne, les évêques Bonner et Gardiner, qui lui devaient les persécutions qu'ils avaient éprouvées, ne voyaient dans sa mort qu'un acte de justice auquel leur vengeance restait étrangère. Ils savaient que le duc regrettait la vie, et lui insinuèrent que la reine lui accorderait son pardon s'il consentait à rentrer dans le sein de l'Église romaine. Northumberland voulait vivre, il céda et abjura sa religion entre les mains des évêques de Londres et de Winchester, à minuit, dans la chapelle de Saint-John, entouré d'un grand nombre d'assistants et de ses plus mortels ennemis, qui lui assurèrent que la reine exigeait qu'il ne reçût sa grâce qu'à genoux, sous la hache de l'exécuteur... Désabusé à ses derniers moments, il posa sa tête sur le bloc... et justice fut faite.

Cette infernale machination avait été ignorée de Marie. Northumberland étant l'auteur et le chef de la rébellion, elle voulait qu'il payât de sa tête la perfidie de sa conduite ; mais là s'arrêtait sa vengeance. Marie était trop loyale pour déshonorer froidement l'homme politique que frappait le glaive des lois.

Jeanne Gray et son époux furent également jugés et déclarés coupables. Marie leur fit offrir leur grâce au prix de leur abjuration, ils refusèrent. Alors elle leur pardonna sans condition, et ils se retirèrent paisiblement à Sion-House (1). C'est un fait que les ennemis de la reine Marie se sont bien gardés de laisser publier, mais qui est maintenant reconnu authentique, grâce aux lumières obtenues par les éditeurs de *Pictorial England History*.

De retour dans sa paisible retraite, Jeanne, appuyée sur le bras d'un époux adoré, parcourait avec lui les longues galeries du vieil édifice. En voyant de nouveau les vastes salles de cette abbaye remplies des nombreux serviteurs qui saluaient son arrivée avec des larmes de joie et de tendresse, la jeune femme succombait sous un bonheur qui lui semblait plus difficile à supporter que les angoisses contre lesquelles elle avait opposé son courage. Jamais les frais ombrages de Sion-House ne lui avaient paru si riants. Avec quel empressement joyeux elle reprit ses occupations et ses études, sans accorder un seul regret à ses fugitives grandeurs !

Les jours se succédaient ; jamais elle ne

(1) La belle résidence de Sion-House, qui appartient encore au duc de Northumberland actuel, est une ancienne abbaye, encore imposante par ses restes gothiques et la beauté de ses jardins ; les vieux chênes qui les ombragent ont vu passer les siècles et sont restés debout respectés par le temps. Elle est située sur les bords de la Tamise, à quelque distance de Richmond. Le paysage délicieux qui l'encadre fait de cette demeure princière un attrayant motif de curiosité pour tous les étrangers.

se permit de donner à l'oisiveté des moments que dans sa prison même elle donnait à l'étude. Rien n'eût manqué à sa félicité, si elle ne se fût promptement aperçue que lord Dudley ne la partageait plus. Sombre et chagrin, il devint avec elle contrainct et réservé. Jeanne attribua d'abord cette disposition à l'effet des revers que tous deux venaient d'éprouver. Mais elle soupçonna bientôt qu'il avait des secrets auxquels elle restait étrangère. Les fréquentes visites de son père, le duc de Suffolk, les regards d'intelligence qu'elle surprenait entre lui et Dudley l'inquiétèrent. Elle eut connaissance qu'un grand nombre de gens étaient secrètement introduits pendant la nuit dans sa demeure, et en sortaient avant le jour. De ce moment elle ne douta plus que son mari ne méditât quelque dangereux projet, et au risque d'encourir son déplaisir, elle résolut de l'obliger à une explication.

Un jour qu'il entra chez elle avec une contenance plus embarrassée que de coutume, elle se leva comme d'ordinaire pour le recevoir, et l'ayant fait placer près d'elle, lui dit avec tendresse : « Cher Dudley, depuis notre retour je remarque en vous un changement qui m'afflige ; vous avez des chagrins, vous évitez mes regards lorsqu'ils vous questionnent, vous évitez ma société, et lorsque je vous adresse quelques paroles, vous ne me répondez qu'avec une répugnance visible. A quoi dois-je attribuer un tel changement, monseigneur ?

— A nul autre motif qu'à celui de vous prouver mon affection, chère Jeanne ; permettez-moi maintenant d'être discret envers vous.

— Mais ne suis-je pas votre meilleure amie et la plus sûre ? Vous le savez, ce n'est point la curiosité qui me fait solliciter votre confiance, je vous supplie de partager avec moi vos inquiétudes ; si je ne puis les adoucir, au moins vous aurez un cœur où vous pourrez les déposer.

— Je le voudrais, mais je ne l'ose, Jeanne.

— Cette réponse fixe mes doutes. Auriez-vous à craindre mon opinion, si vous n'agissiez en ce moment au péril de votre vie et de la mienne ? Dudley, vous conspirez contre la reine... et vous craignez que je ne m'oppose à vos projets.

— Je ne dois pas le craindre, répondit-il d'un ton sévère.

— Alors je ne me suis pas trompée.

— Non, madame, j'ai résolu de déposer la reine Marie, et de vous rendre la couronne dont elle vous a privées injustement.

— Non injustement, monseigneur ; car elle est la souveraine légitime, et je n'étais qu'un usurpateur. Cher, bien cher Dudley, ne soyez pas ingrat envers elle ; souvenez-vous qu'elle fut clémentine envers nous.

— Je ne lui dois aucune grâce, je n'ai rien sollicité d'elle. Si elle m'a pardonné, c'est de sa libre volonté.

— Et votre conduite actuelle prouve-t-elle qu'elle ait eu raison de le faire ? Je m'oppose de toutes mes forces à votre audacieux projet, car il est basé sur l'injustice et la plus extravagante ambition.

— Je savais que vous vous y opposeriez, mais je n'en tiens compte, et vous serez reine malgré vous.

— Jamais !... oh ! non, jamais mon front ne sera froissé de nouveau par ce fatal diadème. Entendez-moi bien, homme imprudent : si vous persistez dans cette terrible résolution, ce sera moi qui en informerai la reine.

— Vous le pouvez, madame, et je vous en laisse libre ; faites donc relever l'échafaud de Northumberland pour votre père et pour votre mari. »

Jeanne retomba sur sa chaise et fonda en larmes. « Il veut être roi !... Mon Dieu, protégez-le ! rendez à cet ambitieux les idées de la saine raison. Hélas ! il ne sait pas ce que pèse une couronne usurpée ! »

Dudley prodigua à son épouse les plus tendres caresses pour parvenir à changer sa résolution. La noble femme prévint les malheurs qui allaient de nouveau fondre

sur tous deux ; elle s'y résigna, et dès ce moment s'abandonna à sa destinée.

Lord Guilford Dudley, ainsi que le duc de Suffolk entrèrent dans la révolte de Wyatt. Après la défaite de ce chef et de ses partisans, les papiers qui furent saisis ayant prouvé à quel point ces deux seigneurs s'étaient compromis, Jeanne Gray et son époux furent arrêtés à leur maison de Sion-House, puis conduits à la tour ; mais cette fois ils furent retenus par une captivité plus sévère.

En entrant dans le donjon qu'on venait de préparer pour elle, l'infortunée jeta un regard de terreur vers ces murs noirs et épais sur lesquels on avait tendu à la hâte quelques tapisseries d'Arras ; un siège et une table en formaient le triste ameublement. Le froid était vif ; n'ayant sur elle que de légers vêtements, elle sentait ses membres se glacer. A la vue des barreaux de fer de son étroite fenêtre, au bruit de la porte massive qu'elle vit se refermer, un cri douloureux lui échappa ; elle tomba à genoux devant la chaise qu'elle devait occuper. Une couronne, des armoiries, frappèrent ses regards. Hélas ! cette chaise était celle sur laquelle Anne de Bolein avait passé les derniers moments de son existence. Jeanne, prosternée, pria avec ferveur, avec désespoir. A seize ans, il est si cruel de quitter la vie, comblée de tous les biens qui la font aimer ! car elle savait bien que, elle aussi, elle attendrait sur cette chaise que l'heure sonnât pour aller mourir, et que victime soumise et résignée, elle, était vouée à expier, au prix de sa tête les crimes politiques de ses ambitieux parents. Elle s'offrit en sacrifice, et ce sacrifice fut accepté... Dieu admit un ange de plus au céleste séjour.

Jeanne et Dudley furent condamnés à mort. Mais la reine Marie, qui savait à quel point cette princesse était innocente des actes de sa famille, lui fit offrir de nouveau son pardon, si elle voulait abjurer la foi protestante. Elle répondit que sa destinée était liée à celle de son époux, qu'elle vou-

lait partager le même sort, afin de n'être séparés ni dans ce monde ni dans l'autre. Pressée par ses ministres et par les ambassadeurs de Charles-Quint, et de Philippe, la reine signa le fatal warrant pour l'exécution des jeunes époux.

Le lundi 12 de février 1554 fut le jour qui devait terminer les souffrances de cette jeune et admirable femme. Elle avait passé la nuit en prières, et pendant les deux heures qu'elle donna au repos, son sommeil fut celui d'un enfant qui dort paisiblement dans les bras de sa nourrice, ses lèvres se mouvaient comme dans la prière, et l'expression d'un céleste sourire effleurait ses traits.

Cinq heures sonnèrent, elle se réveilla. « Hélas ! dit-elle, je rêvais que tout était fini ; sans angoisses, sans douleur, j'étais heureuse ; mon âme, dégagée de sa frêle enveloppe, s'élevait au milieu des esprits bienheureux qui sur l'échafaud voltigeaient autour de moi. »

On lui apporta les vêtements qu'elle avait demandés, elle donna quelque attention à sa toilette. « Au moment de me séparer de mon corps, dit-elle, je lui dois plus de soins. »

On lui servit à déjeuner, elle fit signe qu'on le remportât. « J'ai fini avec les besoins matériels, c'est à mon âme seule que je dois penser, ajouta-t-elle. »

La matinée était pluvieuse et sombre. Le sommet de la forteresse semblait enveloppé d'un nuage de vapeurs ; une tristesse générale était empreinte sur tous les visages. Personne ne doutait de l'innocence de la princesse ; on savait que sa mort était un sacrifice aux exigences politiques du moment ; les ennemis même de son mari la révéraient : sa douceur, sa beauté, sa jeunesse, les qualités qu'elle avait laissées connaître pendant le peu de jours qu'elle régna, et qui eussent promis sans doute une ère glorieuse si la couronne lui eût appartenu, tout excitait la sympathie générale ; les soldats échangeaient de

tristes regards, on se parlait bas, et en se rencontrant on évitait de se communiquer ses tristes et pénibles pensées.

Lord Dudley, prisonnier à la tour de Beauchamp, devait être exécuté dans la même matinée que son épouse. Il avait aussi passé une grande partie de la nuit en dévotions ; mais vers le matin il parut inquiet, agité, et ne pouvant surmonter l'excitation croissante qu'il ressentait, il arracha un clou de la muraille et grava le nom de Jeanne Gray en deux endroits de sa prison. Ces inscriptions existent encore.

A neuf heures du matin, la cloche de la chapelle Saint-John sonna le glas des agonisants. Une escorte de hallebardiers se plaça en bataille en face la tour de Beauchamp, et reçut dans ses rangs lord Guilford Dudley. « Ne verrai-je donc point ma femme ? demanda-t-il.

— Vous êtes séparés pour jamais ! lui répondit durement le moine espagnol chargé de l'exhorter.

— En ce monde, du moins... » répliqua Dudley.

En s'avancant il aperçut un échafaud dressé sur l'emplacement nommé *Green-Tower*. Mais depuis bien des années ce terrain, arrosé du sang de deux reines, s'était refusé à toute culture, l'herbe n'y repoussa jamais, il resta sec et aride comme le sol d'une Thébaïde. Lord Dudley regarda le lieutenant de la Tour.

« C'est pour lady Jeanne Gray, mylord ; le vôtre est en dehors des fortifications.

— Verrez-vous ma femme, sir ? » demanda lord Guilford.

Le lieutenant salua affirmativement.

« Dites-lui que je serai près d'elle à son dernier moment. »

L'escorte arriva à sa destination. Dudley fut remis aux shériffs ; quelques minutes après il avait cessé de vivre.

Un second détachement de hallebardiers se dirigea vers la prison de Jeanne Gray. En tête marchaient les trois géants qui l'avaient saluée reine à sa première entrée

dans la Tour. La tête baissée, les yeux remplis de larmes, ces colosses n'osaient lever les yeux vers l'auguste captive; elle s'avançait, tenant dans ses mains un livre de prières qu'elle lisait à haute voix, pour échapper aux importunités du moine qui la pressait impérieusement d'abjurer, la menaçant des tourments éternels si elle persistait dans sa croyance. Arrivée à peu de distance de Green-Tower, un gémissement sourd et profond partit de tous les points parmi les assistants, et il y en avait peu, car il eût fallu faire preuve d'une curiosité féroce pour assister à un tel spectacle, si le devoir ne le commandait pas; mais à ce gémissement succéda un cri d'horreur qui fit relever la tête à la noble victime... elle vit avec une sensation qu'il ne faut pas essayer d'exprimer, une litière portée par quatre soldats, couverte d'un drap noir, sous lequel était le corps mutilé de son mari... La litière passa...

Jeanne la suivit des yeux et la vit entrer sous le porche de la chapelle Saint-John. Alors se dirigeant d'un pas ferme vers l'échafaud, elle refusa l'aide qu'on lui offrait pour y monter, et se mettant à genoux, elle récita à haute voix le *Miserere*. La cloche funéraire semblait y répondre par le tintement continu et lugubre du glas des agonisants. Tous les spectateurs joignirent leurs prières aux siennes, des sanglots éclataient de tous côtés. Elle se releva,

s'approcha du bloc, qu'elle considéra un moment. Tout à coup elle frémit, trembla et passa la main sur ses yeux.

« Qu'avez-vous, madame? lui demanda respectueusement le lieutenant de la Tour.

— Oh! rien, une vision; je croyais voir lord Dudley pâle et sanglant à genoux près de ce bloc.

— Où, madame?

— Ici!... ici!... mais je le vois encore! Allons, c'est une faiblesse... terminons, mylord, je vous prie. »

Le lieutenant venait de se rappeler les paroles de lord Dudley: « Dites à ma femme que je serai près d'elle à ses derniers moments. »

Ses suivantes la débarrassèrent de son voile et de sa coiffe, relevèrent ses beaux cheveux, qu'on attacha sur le sommet de sa tête. Puis elle se pencha pour recevoir le fatal bandeau. Les femmes qui lui donnaient ces derniers soins, bouleversées par l'horreur de tels apprêts, ne purent contenir plus longtemps leurs cris et leur désespoir. Jeanne fit quelques pas, seule, étendant les mains pour rencontrer le bloc.

« Que faut-il que je fasse?... Où est-ce? Guidez-moi! »

Le lieutenant lui prit la main et la plaça sur le bloc; alors elle pencha la tête en disant à haute voix: « O mon Dieu, je remets mon âme en vos mains. »

M^{me} LAURE PRUS.

UNE MESSE A LA CHAPELLE SIXTINE.

La chapelle Sixtine est tellement connue dans le monde des artistes et des savants, tant d'écrivains et tant de peintres en ont donné la description et l'image, que je croirais superflu d'entrer dans l'examen de ses fresques sublimes, œuvres gigantesques que Michel-Ange a pu créer en vingt mois ! — Je me bornerai donc à parler de la solennité qui servit d'ouverture aux fêtes de l'Avent dans ce vaste oratoire auquel ses teintes bleuâtres et ses sévères peintures donnent un aspect mélancolique et chrétien qu'on chercherait en vain dans les églises romaines, y compris la grande métropole de Saint-Pierre. La présence du nouveau pontife à cette cérémonie religieuse me donne l'espoir que le récit que j'en veux faire ne sera pas tout à fait dénué d'intérêt.

La messe devait commencer à dix heures du matin, ce qui équivalait à la dix-septième des Romains, qui commencent à compter la journée après l'*Ave Maria* du soir. Plusieurs personnes se trouvaient déjà dans la grande salle d'attente, lorsque les gardes suisses vinrent s'aligner devant les portes de la chapelle, encore fermées. L'uniforme de cette milice est étrange à cause du cadre où elle se trouve placée, mais il est pittoresque et agréable à l'œil. C'est un mélange d'étoffes jaunes, rouges et noires, taillées à l'espagnole, assez semblables, quant à la forme, aux costumes du moyen âge qu'on fait revivre sur nos théâtres : culottes courtes, veste ou justaucorps qui s'y joint par une ceinture, collerette blanche, empesée et gaufrée à tuyaux ; chapeau noir qu'entoure à demi une longue plume rouge. Ces soldats portent pour armes la hallebarde et l'épée, ce qui ne

nuit en rien à leur attitude inoffensive, à leur air pacifique et bourgeois : on dirait, en les voyant parader avec une tranquillité nonchalante, qu'ils n'ont pas pris leur profession au sérieux. Les officiers qu'on voit autour du pape ont une attitude bien autrement martiale : aussi sont-ils habillés à la française, autant que j'en ai pu juger d'après mes connaissances très-imparfaites en cette matière.

A dix heures moins un quart, les gardes furent introduits dans la chapelle ; à leur suite se précipita le flot de curieux, qui s'était prodigieusement accru. Ce public était composé, presque en totalité, de Français, d'Anglais, d'Italiens étrangers à Rome. L'étiquette veut que chaque femme, pour être admise, soit vêtue de noir et couverte d'un voile ; le chapeau est rigoureusement exclu. Il résulte de là un de ces triomphes de la lettre sur l'esprit dont nous avons, hélas ! de si nombreux exemples. Le pape qui a décrété ce règlement avait en vue, il n'en faut pas douter, d'harmoniser la parure des femmes avec la sainteté du lieu. Il voulait éviter aux assistants les distractions et les pensées profanes. Je suppose qu'alors les voiles furent épais et couvrirent consciencieusement, même les plus jolis visages... Par la transformation que le temps fait subir à toute chose, ce voile est devenu une charmante parure près de laquelle le plus élégant chapeau serait déclaré inoffensif. Ce voile, presque toujours noir, varie beaucoup dans sa forme. Quelquefois c'est une simple bande ou un fichu de dentelle ; ailleurs c'est une écharpe, vaste mais transparente ; tout cela est jeté sur les cheveux avec un art parfait ou une délicieuse négligence. Les beaux yeux, les fraîches cou-

leurs se produisent librement et ressortent bien dans ce cadre... Mais le voile est là, l'étiquette est observée, et il faudrait avoir l'esprit bien rigide pour évoquer et faire revivre le sens primitif de la loi.

Le voile est du reste la seule partie de cette prescription somptuaire qui soit strictement observée. Bien que le noir domine, il se glisse toujours à travers le deuil général quelque écharpe multicolore, quelque fichu aux vifs reflets. Là, comme aux portes closes par ordre supérieur, comme aux douanes et autres abords gardés par les Cerbères italiens, on force aisément la consigne au moyen d'une rétribution, si légère qu'elle soit.

Les cardinaux sont entrés dans la chapelle peu de temps après le public. Ils ne marchaient pas en corps, mais chacun d'eux avait une suite, et des jeunes lévites portaient la queue de leurs longues robes violettes. (Le violet, ce jour-là, remplaçait le rouge à cause de l'Avent qui est un temps de pénitence et de deuil.) Le plus grand nombre de ces hauts dignitaires de l'Eglise portait une pèlerine d'hermine blanche. J'ai vu aussi des pèlerines en fourrure grise, ce qui rend le costume moins imposant et moins beau. Une dame, que je crois Russe, tant elle parle bien le français, me nomma plusieurs de ces prélats, et me désigna entre autres le cardinal de la Propagande, remarquable par sa belle figure, son front chauve et l'austérité de son maintien. Cette dame me montra aussi le prince Ruspigliosi, qui semblait remplir un rôle dans cette solennité. Le costume noir qu'il portait appartient au moyen âge par sa forme. Mais la grande chaîne qui tombait sur sa poitrine et le manteau de velours qui se drapait au-dessous de sa collerette, donnaient à ce prince quelque ressemblance avec un huissier du palais.

Une balustrade sépare les bancs destinés aux femmes de la partie de la chapelle où se trouve l'autel. Une grande estrade était préparée pour les têtes couronnées, à gau-

che de ces bancs; mais aucun souverain ne se trouvait là pour profiter de cette courtoisie.

Le patriarche de Constantinople qui devait célébrer la messe est entrée par une porte opposée à l'entrée de la chapelle. En attendant le pontife, il est allé s'asseoir en face du trône élevé pour sa sainteté. Il portait une chasuble d'un gris violet ornée de passementeries en or. La mitre était d'une étoffe blanche très-lustrée, semblable à celle que portait le pape ce jour-là.

Pie IX a suivi de près le patriarche. Il est entré par la même porte, précédé de la croix et entouré de cardinaux que je suis tentée d'appeler son état-major; car la pompe militaire qui environne ce souverain ne laisse jamais perdre de vue sa puissance temporelle, même lorsqu'il est revêtu de ses insignes pontificaux. — Pie IX est donc entré, et la foule s'est émue. — Sa chasuble était d'un beau rouge, ample, et toute brodée en or. Il s'est agenouillé un moment devant l'autel, puis il est allé s'asseoir sur son trône, tendu et couvert d'une étoffe de soie blanche et or. Quelques prélats sont demeurés près de lui pour l'assister dans la part qu'il devait prendre à la célébration de cette messe.

Pie IX a l'attitude calme et recueillie des profonds penseurs. Sa figure intéresse d'abord par son expression de douceur et de bonté. Elle touche quand on songe aux larges pensées, aux généreux sentiments qu'il porte dans sa tête et dans son cœur. Puis on s'émeut de tristesse en pressentant les obstacles et les tribulations qui attendent tout homme dévoué comme lui à l'amélioration des peuples.

Aussitôt que le pape a été assis, la cérémonie du baise-main a commencé. Tous les cardinaux l'un après l'autre sont venus s'incliner devant Sa Sainteté, qui leur tendait sa main droite sans la dégager des plis de soie qui l'enveloppaient tout entière.

Pendant ce temps, les choristes qu'on apercevait à travers la balustrade de leur

tribune, vêtus en prêtres, robes violettes et aubes blanches, ont entonné les chants sacrés, dans l'impression que produit d'abord cette célèbre musique de la chapelle Sixtine, l'étonnement a la plus grande part. On n'a jamais rien entendu de pareil quand on n'a pas habité Rome; et encore dans les autres églises de Rome l'accompagnement de l'orgue dissimule-t-il l'étrangeté des voix; mais ici, privées du secours des instruments, elles se révèlent dans toute leur vérité, dans toute leur bizarrerie. Lors de ce premier moment de surprise, on ne sait si on entend une mélodie céleste ou des sons échappés de l'enfer, tout au moins du purgatoire. Les notes élevées, auxquelles les voix de femmes prêtent un charme sympathique, ont dans la vocalise de ces chanteurs un son guttural qui affecte désagréablement l'oreille. Elles sont claires, incisives, et pourtant faibles et brisées. On croit entendre le souffle d'une poitrine malade, les derniers élans d'une voix qui s'éteint. Cependant on ne saurait nier le talent des artistes, l'extrême facilité avec laquelle ils atteignent aux dernières limites des sons aigus.

Ce que je viens de dire ne s'applique d'ailleurs qu'aux solos et aux duos où domine une partie de ténor. Dans les morceaux d'ensemble, les basses soutiennent et modifient les sons élevés, qui alors ressemblent à des voix d'enfants. Il règne d'ailleurs un tel accord entre toutes les parties, qu'on se sent peu à peu entraîné et captivé par cette harmonie. Le grand nombre de ces parties, les timbres divers des voix qui les exécutent font croire à chaque instant que les chants sont accompagnés par un orchestre, ou plutôt on croit y dé mêler les mille accents de l'orgue, ses gémissements, ses joies divines, en un mot tous les sons inattendus, inespérés, qui donnent à ce roi des instruments un caractère si grandiose et si mystérieux.

Malgré la réputation qu'ont les Italiens de s'intéresser vivement à leurs richesses musicales, j'ai vainement questionné plu-

sieurs d'entre eux pour savoir à quel maestro est due cette messe, composition sévère et pleine de majesté qui semble protester contre toutes ces productions légères de notre époque, qu'on qualifie de musique religieuse, parce qu'elles sont chantées dans les églises.

Pendant le cours de la messe, mais je n'en saurais préciser le moment, le cérémonial a conduit le célébrant au pied du trône pontifical. Après l'Évangile, un prédicateur, le père Matei, est venu recevoir la bénédiction du Saint père; ensuite il a débité, en latin, un sermon fort peu écouté, encore moins entendu, qui heureusement n'a duré que dix ou douze minutes.

En général, dans cette assemblée, où se trouvaient mêlés des protestants et des catholiques, on était fort peu occupé du service divin. Chacun songeait au pape, parlait de lui, cherchait à le voir. On épiait tous ses mouvements, on interrogeait chaque pli de son front ou de ses lèvres. Parmi tant de gens qui pensaient au pape, seul peut-être il pensait à Dieu; car il a grand besoin de l'assistance divine pour marcher dans la voie qu'il s'est tracée à travers les résistances humaines qu'il rencontrera de toutes parts.

Après le sermon, le pape a chanté le *Credo*. Sa voix est faible, presque éteinte; mais il supplée au son par la fermeté de l'accent et le rythme intelligent de la phrase. En terminant, il a béni l'assemblée. Il y a eu alors un instant de véritable ferveur, car le pape est la religion des Italiens, ils ne peuvent voir sa main étendue vers eux sans tressaillir de bonheur. Cette émotion, du reste, était, dans certaines limites, partagée par les étrangers; le pape Pie IX n'est indifférent à personne.

Un moment plus solennel encore, bien que moins senti peut-être, fut celui du *Sanctus*. Le pape descendit de son trône, et vint s'agenouiller devant l'autel comme pour mettre aux pieds du véritable souverain cette pompe, ces honneurs dont il est en-

vironné. Tout le monde s'agenouilla comme lui, même les soldats, même les protestants!... Toutes les têtes s'inclinèrent, et l'élévation se fit dans un profond silence.

La messe terminée, le pape devait se rendre dans la chapelle Pauline (située aussi au Vatican), pour y commencer l'adoration des quarante heures. Cette adoration a lieu chaque année à l'ouverture de l'Avent. Pendant ce nombre d'heures, mais avec des interruptions, le Saint-Sacrement est exposé dans cette chapelle splendidement illuminée, ornée avec magnificence par son tabernacle de cristal et d'or qui scintille à travers les cierges.

Là est la véritable fête du peuple. Au milieu de ce faste, sans étiquette de costume, se succèdent incessamment riches, pauvres, mendiants... tous peuvent prendre leur part de ce luxe, de ces lumières, de ce repos... là est l'égalité selon Jésus.

Pendant qu'au milieu de la procession, où le prince Ruspigliosi portait un gros cierge, le pape passait de l'une à l'autre

chapelle, j'ai pu le voir de plus près. Je l'ai trouvé pâle et un peu triste. Ceux qui l'ont connu précédemment disent qu'il a maigri. Il m'a paru un peu plus vieux que son âge, bien qu'il soit robuste et bien portant. Il récitait à demi-voix les paroles prescrites par la liturgie, prononçant avec lenteur et mettant une intention à chaque mot, parlant avec l'esprit autant qu'avec les lèvres, différant beaucoup en cela des habitudes de son clergé qui psalmodie les chants et les prières sur un ton d'une accablante monotonie quand il échappe aux intonations nasillardes et ridicules. Peut-être Pie IX tentera-t-il quelque réforme sur ce point; mais, quoi qu'il en soit à cet égard, il fonde des règles, il fait construire des routes, il cherche à affranchir son peuple des misères physiques et morales qui le dégradent : la gloire lui est acquise comme la sympathie de tous les cœurs qui vivent dans l'avenir.

Rome, 8 décembre 1847.

M^{me} ANGÉLIQUE ARNAUD.



IMITATION D'UHLAND.

LA MÈRE.

Enfant, regarde au ciel, là fut porté ton frère

Par les anges qui me l'ont pris,

Parce qu'il n'a jamais fait de peine à sa mère.

L'ENFANT.

De peur qu'un ange aussi ne vienne sur la terre

M'enlever de tes bras chéris,

Dis-moi comment on fait de la peine à sa mère.

LÉON MAGNIER.

l'ai
ont
gri.
age,
Il
ites
r et
par-
res,
des
s et
nte
na-
être
r ce
d, il
des
ple
dé-
me
ent

ces chemises se pa
est fini pour elles
vivent les roses, l'
sage. Voici donc
des chemises de
coton rouge, de cl
milieu du devant
petit entre-deux;
points arrière de l'
aussi en coton roug
manchettes et ceux
entre-deux peuvent
bonnet de nuit et

Le n° 4 est le de
demandé pour le c
tines à ton amie.
au point de corde
d'armes (ce sont
étoiles t'indiquen
peux festonner l'
et y coudre un pic
à jour le long de la
choir et y coudre

Si tu veux brode
tu le peux; alors, au
les feuilles, tu les c
nés de trois points; ce point
omme point de sable.

Ce dessin forme juste le quart d'un mou-
noir.

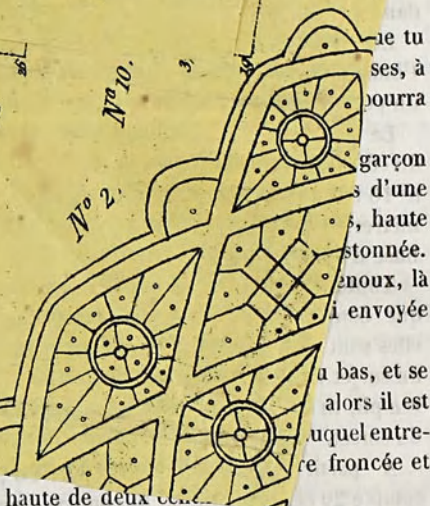
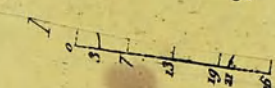
Sans la branche de roses, tu aurais pour
toi un joli mouchoir auquel tu ajouterais
tes initiales.

Ah! j'oubliais. A ton cadeau de noce,
brode les initiales au milieu du mouchoir.

Le n° 5 est un écusson pour mouchoir
d'homme. Il se brode, au plumetis et au
point de cordonnet, en coton de couleur,
sur batiste blanche; en coton blanc, sur ba-
tiste écrue, et en soie jaune ou blanche,
sur foulard.

Je te conseille cet écusson pour tes mou-
choirs ordinaires. Je ne t'enverrai pas la
suite de cet alphabet, tu penseras comme
moi qu'elle est inutile.

Le n° 6 est un dessin de crochet au point
carré. Il peut servir pour orner une nappe



haute de deux

Les n°s 10, 11, 12, 13, 14, 15 et 16 te
représentent les différentes pièces qui for-
ment un corset à la paresseuse.

Ce corset se taille en coutil ou en canevas
de soie; à chaque pièce, on fait, dans sa
hauteur, un rempli de 5 millimètres, que
l'on recouvre et que l'on borde à cheval,
avec un ruban de fil large d'un centimètre
si le corset est en coutil, ou en ruban de
soie blanche s'il est en canevas de soie. Ces
rubans se cousent à points arrière.

Lorsque le n° 11, qui représente un des
côtés du dos, est bordé ainsi, tu ajoutes, à
l'envers, à partir du zéro jusqu'au nom-
bre 26, un ruban large d'un centimètre,
que tu couds à points de côté, et dans le-
quel tu introduis une petite baleine.

Au n° 14 tu fais un rempli de chaque

vironné. Tout le monde s'agenouilla comme lui, même les soldats, même les protestants !... Toutes les têtes s'inclinèrent, et l'élévation se fit dans un profond silence.

La messe terminée, le pape devait se rendre dans la chapelle Pauline (située aussi au Vatican), pour y commencer l'adoration des quarante heures. Cette adoration a lieu chaque année à l'ouverture de l'Avent. Pendant ce nombre d'heures, mais avec des interruptions, le Saint-Sacrement est exposé dans cette chapelle splendidement illuminée, ornée avec magnificence par son tabernacle de cristal et d'or qui scintille à travers les cierges.

Là est la véritable fête du peuple. Au milieu de ce faste, sans étiquette de costume, se succèdent incessamment riches, pauvres, mendiants... tous peuvent prendre leur part de ce luxe, de ces lumières, de ce repos... là est l'égalité selon Jésus.

Pendant qu'au milieu de la procession, où le prince Ruspigliosi portait un gros cierge, le pape passait de l'une à l'autre

chapelle, j'ai pu le voir de plus près. Je l'ai trouvé pâle et un peu triste. Ceux qui l'ont connu précédemment disent qu'il a maigri. Il m'a paru un peu plus vieux que son âge, bien qu'il soit robuste et bien portant. Il récitait à demi-voix les paroles prescrites par la liturgie, prononçant avec lenteur et mettant une intention à chaque mot, parlant avec l'esprit autant qu'avec les lèvres, différant beaucoup en cela des habitudes de son clergé qui psalmodie les chants et les prières sur un ton d'une accablante monotonie quand il échappe aux intonations nasillardes et ridicules. Peut-être Pie IX tentera-t-il quelque réforme sur ce point ; mais, quoi qu'il en soit à cet égard, il fonde des règles, il fait construire des routes, il cherche à affranchir son peuple des misères physiques et morales qui le dégradent : la gloire lui est acquise comme la sympathie de tous les cœurs qui vivent dans l'avenir.

Rome, 8 décembre 1847.

M^{me} ANGÉLIQUE ARNAUD.



IMITATION D'UHLAND.

LA MÈRE.

Enfant, regarde au ciel, là fut porté ton frère
Par les anges qui me l'ont pris,
Parce qu'il n'a jamais fait de peine à sa mère.

L'ENFANT.

De peur qu'un ange aussi ne vienne sur la terre
M'enlever de tes bras chéris,
Dis-moi comment on fait de la peine à sa mère.

LÉON MAGNIER.

ces chemises se passent
est fini pour elles ! Elles
vivent les roses, l'espace
sage. Voici donc ce que
des chemises de percale
coton rouge, de chaque
milieu du devant de la
petit entre-deux ; fais
points arrière de l'ou
aussi en coton rouge
manchettes et ceux
entre-deux peuvent
bonnet de nuit et

Le n° 4 est le de
demandé pour le c
tines à ton amie.
au point de cord
d'armes (ce sont
étoiles t'indiqu
peux festonner l
et y coudre un pie
à jour le long de la
choir et y coudre

Si tu veux brode
tu le peux ; alors, au
les feuilles, tu les c
més de trois points ; ce point
nomme *point de sable*.

Ce dessin forme juste le quart d'un mou-
choir.

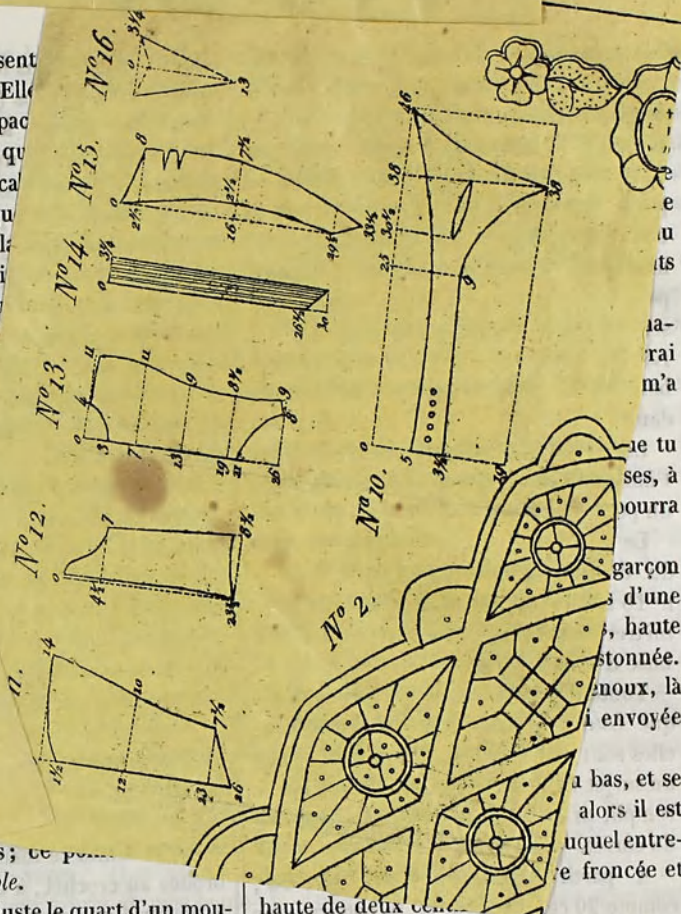
Sans la branche de roses, tu aurais pour
toi un joli mouchoir auquel tu ajouterais
tes initiales.

Ah ! j'oubliais. A ton cadeau de noce,
brode les initiales au milieu du mouchoir.

Le n° 5 est un écusson pour mouchoir
d'homme. Il se brode, au plumetis et au
point de cordonnet, en coton de couleur,
sur batiste blanche ; en coton blanc, sur ba-
tiste écrue, et en soie jaune ou blanche,
sur foulard.

Je te conseille cet écusson pour tes mou-
choirs ordinaires. Je ne t'enverrai pas la
suite de cet alphabet, tu penseras comme
moi qu'elle est inutile.

Le n° 6 est un dessin de crochet au point
carré. Il peut servir pour orner une nappe



haute de deux

Les n°s 10, 11, 12, 13, 14, 15 et 16 te
représentent les différentes pièces qui for-
ment un corset à la paresseuse.

Ce corset se taille en coutil ou en canevas
de soie ; à chaque pièce, on fait, dans sa
hauteur, un rempli de 5 millimètres, que
l'on recouvre et que l'on borde à cheval,
avec un ruban de fil large d'un centimètre
si le corset est en coutil, ou en ruban de
soie blanche s'il est en canevas de soie. Ces
rubans se cousent à points arrière.

Lorsque le n° 11, qui représente un des
côtés du dos, est bordé ainsi, tu ajoutes, à
l'envers, à partir du zéro jusqu'au nom-
bre 26, un ruban large d'un centimètre,
que tu couds à points de côté, et dans le-
quel tu introduis une petite baleine.

Au n° 14 tu fais un rempli de chaque

vironné. Tout le monde s'agenouilla comme lui, même les soldats, même les protestants !... Toutes les têtes s'inclinèrent, et l'élévation se fit dans un profond silence.

La messe terminée, le pape devait se rendre dans la chapelle Pauline (située aussi au Vatican), pour y commencer l'adoration des quarante heures. Cette adoration a lieu chaque année à l'ouverture de l'Avent. Pendant ce nombre d'heures, mais avec des interruptions, le Saint-Sacrement est exposé dans cette chapelle splendidement illuminée, ornée avec magnificence par son tabernacle de cristal et d'or qui scintille à travers les cierges.

Là est la véritable fête du peuple. Au milieu de ce faste, sans étiquette de costume, se succèdent incessamment riches, pauvres, mendiants... tous peuvent prendre leur part de ce luxe, de ces lumières, de ce repos... là est l'égalité selon Jésus.

Pendant qu'au milieu de la procession, où le prince Ruspigliosi portait un gros cierge, le pape passait de l'une à l'autre

chapelle, j'ai pu le voir de plus près. Je l'ai trouvé pâle et un peu triste. Ceux qui l'ont connu précédemment disent qu'il a maigri. Il m'a paru un peu plus vieux que son âge, bien qu'il soit robuste et bien portant. Il récitait à demi-voix les paroles prescrites par la liturgie, prononçant avec lenteur et mettant une intention à chaque mot, parlant avec l'esprit autant qu'avec les lèvres, différant beaucoup en cela des habitudes de son clergé qui psalmodie les chants et les prières sur un ton d'une accablante monotonie quand il échappe aux intonations nasillardes et ridicules. Peut-être Pie IX tentera-t-il quelque réforme sur ce point ; mais, quoi qu'il en soit à cet égard, il fonde des règles, il fait construire des routes, il cherche à affranchir son peuple des misères physiques et morales qui le dégradent : la gloire lui est acquise comme la sympathie de tous les cœurs qui vivent dans l'avenir.

Rome, 8 décembre 1847.

M^{me} ANGÉLIQUE ARNAUD.



IMITATION D'UHLAND.

LA MÈRE.

Enfant, regarde au ciel, là fut porté ton frère
Par les anges qui me l'ont pris,
Parce qu'il n'a jamais fait de peine à sa mère.

L'ENFANT.

De peur qu'un ange aussi ne vienne sur la terre
M'enlever de tes bras chéris,
Dis-moi comment on fait de la peine à sa mère.

LÉON MAGNIER.

ces chemises se passent bien vite, et tout est fini pour elles ! Elles ont vécu ce que vivent les roses, l'espace d'un... blanchissage. Voici donc ce que je te conseille : A des chemises de percale blanche, brode en coton rouge, de chaque côté de l'ourlet du milieu du devant de la pièce de poitrine, ce petit entre-deux ; fais en coton rouge les points arrière de l'ourlet du côté droit ; fais aussi en coton rouge les points arrière des manchettes et ceux du col. Du reste, ces entre-deux peuvent te servir pour canezou, bonnet de nuit et robe de mousseline.

Le n° 4 est le dessin de roses que tu m'as demandé pour le cadeau de noce que tu destines à ton amie. Il se brode sur un métier, au point de cordonnet, au passé et au point d'armes (ce sont des nœuds) ; les petites étoiles t'indiquent les points à jour. Tu peux festonner l'extérieur de ce mouchoir, et y coudre un picot ; ou bien, faire un point à jour le long de la raie qui entoure ce mouchoir et y coudre une riche dentelle.

Si tu veux broder ce dessin au plumetis, tu le peux ; alors, au lieu de couvrir de nœuds les feuilles, tu les couvres de petits pois formés de trois points ; ce point d'armes se nomme *point de sable*.

Ce dessin forme juste le quart d'un mouchoir.

Sans la branche de roses, tu aurais pour toi un joli mouchoir auquel tu ajouterais tes initiales.

Ah ! j'oubliais. A ton cadeau de noce, brode les initiales au milieu du mouchoir.

Le n° 5 est un écusson pour mouchoir d'homme. Il se brode, au plumetis et au point de cordonnet, en coton de couleur, sur batiste blanche ; en coton blanc, sur batiste écrue, et en soie jaune ou blanche, sur foulard.

Je te conseille cet écusson pour tes mouchoirs ordinaires. Je ne t'enverrai pas la suite de cet alphabet, tu penseras comme moi qu'elle est inutile.

Le n° 6 est un dessin de crochet au point carré. Il peut servir pour orner une nappe

d'autel, le bas d'une aube, un couvre-pied et des rideaux de damas de soie.

Si tu trouves ce dessin trop compliqué, trop long, recule, de deux des dents du bas, le dessin formé d'une étoile, surmontée d'une espèce de vase surmonté d'une fleur. Tu peux même ne faire que le beau bouquet principal, et le répéter deux dents plus loin.

Le n° 7, c'est l'alphabet de lettres majuscules que je t'ai promis. Je t'enverrai des chiffres le mois prochain, l'espace m'a manqué.

Le n° 8, ce sont des ornements que tu peux ajouter à la marque des chemises, à des draps ; l'ornement qui est vide pourra contenir un chiffre.

Le n° 9 est un pantalon de petit garçon de quatre ans. Il se garnit du bas d'une bande de mousseline ou de jaconas, haute de quatre centimètres, brodée et festonnée. Ce pantalon tombe au bas des genoux, là où commence la guêtre que je t'ai envoyée sur la planche 11, année 1848.

Ce pantalon se fronce aussi du bas, et se boutonne au bas des genoux ; alors il est cousu à un entre-deux brodé, auquel entre-deux est cousue une garniture froncée et haute de deux centimètres.

Les n°s 10, 11, 12, 13, 14, 15 et 16 te représentent les différentes pièces qui forment un corset à la paresseuse.

Ce corset se taille en coutil ou en canevass de soie ; à chaque pièce, on fait, dans sa hauteur, un rempli de 5 millimètres, que l'on recouvre et que l'on borde à cheval, avec un ruban de fil large d'un centimètre si le corset est en coutil, ou en ruban de soie blanche s'il est en canevass de soie. Ces rubans se cousent à points arrière.

Lorsque le n° 11, qui représente un des côtés du dos, est bordé ainsi, tu ajoutes, à l'envers, à partir du zéro jusqu'au nombre 26, un ruban large d'un centimètre, que tu couds à points de côté, et dans lequel tu introduis une petite baleine.

Au n° 14 tu fais un rempli de chaque

côté, puis sur cette hauteur tu tailles un ruban large de 2 centimètres et demi. Entre ce n° 14 et ce ruban, tu places une petite ganse de coton, ronde et très-raide, que tu y renfermes en faisant, à l'endroit, un point devant, si le corset est en coutil, ou en prenant deux fils, comme pour un point arrière, s'il est en canevas de soie. (Je n'ai pas besoin de te dire que dans ce cas tu te serviras de soie blanche.) Lorsque tu auras introduit ainsi entre le dessus et le ruban six petites ganses, tu borderas ce n° 14 dans sa hauteur.

Les deux entailles que tu vois au n° 15 t'indiquent deux pinces que tu arrêtes par un point arrière.

Le gousset n° 16 est le milieu du haut du devant du corset. Au milieu de ce n° 16 tu couds un ruban large de 2 centimètres, dans lequel tu introduis un mince busc d'acier.

Toutes les pièces étant bordées de chaque côté, tu les réunis, dans l'ordre où elles sont placées sur cette planche, par un surjet fait à l'envers, puis en faisant un rempli, tu bordes à cheval le haut et le bas du corset.

A partir du haut de ce n° 16, compte 20 centimètres; là, tu coudras une agrafe la tête en l'air, afin que ton jupon s'y arrête et ne remonte pas.

Le n° 10 est la patte de droite du corset, elle se coud à l'envers, par un surjet, à partir d'un centimètre plus bas que le haut du dos n° 11, et s'arrête à un centimètre moins bas que le bas de ce même n° 11. L'ouverture que tu aperçois au n° 10, se remplit tout autour et se borde aussi d'un ruban cousu à cheval et à points arrière. Ces cinq petits ronds que tu aperçois à l'autre extrémité, ce sont des œillets métalliques.

La patte de gauche se taille de même que le n° 10, mais elle n'a pas d'ouverture et ne se coud au corset que du haut et du bas, en laissant le reste vide. Cette patte est terminée par une agrafe cousue de ma-

nière à entrer dans les ronds métalliques.

Au milieu du dos (n° 11), du côté gauche, à l'envers, sur le ruban qui contient la baleine, on coud une agrafe dont la tête seule revient en dessus. Au milieu de la patte de gauche (n° 10), entre les chiffres 46 et 38, on coud, à l'envers, une porte qui dépasse, et lorsque les pattes sont croisées, cette porte et cette agrafe s'accrochent en passant au milieu de l'ouverture de la patte de droite.

Le n° 17 est le dos d'un mantelet *Griseldis*, il se taille double. Le n° 18 est l'un des devants. Le n° 19 est le col. Ce patron se vend en grand, en papier, ou en grosse mousseline, à l'*Industrie Parisienne*, rue d'Hanôvre, n° 21.

Si tu tailles ce mantelet en tulle ou en mousseline unie, ne mets pas ce col; garnis ce mantelet dans le bas d'une dentelle haute de 6 centimètres, cousue à plat; devant et autour du cou, cousue aussi à plat, mais rabattue sur le mantelet.

Si tu le garnis en mousseline pareille, et festonnée, il la faudra haute de 8 centimètres.

Si tu tailles ce mantelet en mousseline brodée au crochet, à courant, il te faudra le garnir d'une mousseline pareille, festonnée, haute de 8 centimètres, cousue froncée derrière, à partir des chiffres 60, jusqu'aux chiffres 37, puis à plat, à partir de ces chiffres 37 jusqu'aux chiffres 23, et légèrement froncée jusqu'aux chiffres 82; de là, tu la coudras à plat et rabattue sur le mantelet jusqu'au chiffre 9. d'où tu la fronceras jusqu'au chiffre 10, de manière cependant à ce quelle soit à plat sur le mantelet.

Si tu le tailles en taffetas noir ou pareil à une de tes robes, garnis-le en dentelle noire, froncée ou non froncée, cela dépendra de la quantité de dentelle que tu auras à employer.

Ce qui fait que je ne te conseille pas ce col, c'est que tu serais obligée de couper ta dentelle. Et puis, décidément, avec un col, ce mantelet me paraît moins jeune.

Le n° 20 est un bonnet formé de morceaux de dentelles. Sur un fond de bonnet en tulle, monté tout autour sur une canetille, laquelle est recouverte d'un biais de satin blanc, tu couds ces trois rangs de dentelle. Le rang du bas continue devant. Tu mets un nœud derrière, sur le fond. Je n'ai pas besoin de t'expliquer comment se fait le nœud que tu vois sur le côté droit; il y en a un pareil sur le côté gauche. Ce bonnet peut aussi convenir pour une bonne maman, seulement tu y ajouterais deux brides en ruban pour nouer sous le menton.

Le n° 21 est un bonnet de soirée. Il est composé d'un rond de tulle brodé et d'une barbe pareille. Je ne t'expliquerai pas davantage l'agrafe de ruban que tu vois au côté gauche, il y en a une pareille au côté droit. Le rond s'avance si l'on veut jusque sur le front; cela dépend des physionomies. Ce bonnet s'attache de chaque côté par une riche épingle.

Voilà l'explication de notre planche finie. J'ai maintenant à te parler toilette... mais c'est difficile, pour ne pas dire impossible. Les femmes que l'on rencontre sont encore toutes en costume d'hiver, bien que le printemps soit venu... Que veux-tu? cette année les vieux arbres de nos boulevards ont été renversés, et les jeunes ne donneront pas de sitôt d'ombrage! Heureuses celles qui, comme toi, peuvent se promener en liberté au milieu des champs paisibles et des bois séculaires, n'entendant que le chant des gais oiseaux, les grelots de la vache qui guide le troupeau vers l'étable, et le son des cloches annonçant au loin l'angelus!... Mais je peux cependant te dire ce que je présume qui se portera bientôt. Des chapeaux de paille, petits de passe, ornés d'un ruban écossais, gros-vert ou paille, toujours un bavolet, et toujours un ruban croisé sur la passe — des capotes de gros-de-Naples rose, blanc, gris poussière, recouvertes d'un tulle bouillonné en soie blanche, à gros réseau — des robes de toile de tussor — de tissu écru —

de mousseline de laine à pois blancs on à raies blanches sur fond brun — de gros-de-Naples maron, bleu-évêque, gris, noir, ornées, pour les dames, de hauts volants festonnés à l'emporte-pièce. Le mantelet pareil, garnie de même. Les corsages montants, fermés devant; les tailles de plus en plus longues devant et derrière, mais remontant sur les hanches — les manches Amadis, justes, ou plus larges, et alors terminées par un parement ouvert sur la manche — les cheveux en bandeaux plats, en bandeaux gonflés, et laissant voir le bas de l'oreille, ou frisés à l'anglaise. — Les jupes plus courtes devant — et les bottines de la couleur des robes.

Les petits enfants voués au blanc portent des guêtres de flanelle blanche sur les n°s 11 et 12, planche 11; ces guêtres se terminent du haut par une espèce de ruban en caoutchouc qui les retient au-dessus des genoux. Ce ruban se met, du reste, à toutes les guêtres qui ne sont point en casimir et doublées de toile. J'ai vu un manteau d'enfant fait en laine blanche, avec le tricot feu d'artifice; le capuchon, et le manteau étaient doublés d'une florence bleu. C'était très-chaud, très-élégant.

Pour les soirées d'été passées au jardin, je te conseille de faire une écharpe de laine tricotée; je voudrais qu'elle fût assez large afin qu'elle put te couvrir en même temps la tête et la taille. Cette écharpe, si elle était en tricot feu d'artifice, pourrait se faire rayée blanc et rose, bois et bleu; du bas, tu réuniras les mailles et les coudras à un gland qui se fait ainsi: on coupe des brins de laine longs de 20 centimètres, que l'on place les uns sur les autres; on tresse ensemble trois brins de laine longs chacun de 10 centimètres — avec une aiguille enfilée de fil blanc (si la laine est blanche); on noue fortement au milieu tous ces brins de laine placés les uns sur les autres, puis on les replie en deux, et, avec son aiguille enfilée de fil blanc, on tourne autour de ces brins de laine, et l'on en forme une espèce de gland;

ensuite on passe la petite tresse de laine au travers de ce gland, on la coupe sur une longueur de 5 centimètres, avec l'aiguille enfilée de fil blanc, on arrête l'une sur l'autre les deux extrémités de la petite tresse, et on les cache dans l'intérieur du gland. C'est à cette tresse que l'on coud l'écharpe. Les glands devront être formés des couleurs de l'écharpe.

J'ai vu chez une lingère une toilette de petite fille de quatre ans que je vais essayer de te décrire. D'abord une robe guimpe de percale blanche, ornée du haut d'une petite dentelle, les manches à la jardinière, c'est-à-dire en droit fil, un peu larges et montées du bas à un entre-deux. Sur cette robe, une robe de taffetas gros bleu, le corsage fermant derrière, décolleté; au lieu de manches des jockeys; au lieu de l'espèce de pièce brodée qui, aux robes blanches, se trouve devant et réunit les deux côtés du corsage, c'étaient quatre bandes doubles de taffetas gros bleu qui formaient une espèce d'échelle renversée; un revers de taffetas gros bleu partait de chaque côté du bas de l'échelle de rubans et allait se boutonner derrière. La jupe était montée à une ceinture de gros de Naples pareil, cousue ensuite au corsage.

Les petits garçons portent des chapeaux ronds en feutre gris, bordés d'un velours vert, un velours vert entoure le fond du chapeau et forme un nœud terminé par de longs bouts qui leur pendent sur l'épaule. Ils sont vêtus d'une blouse russe en petit drap noir, serrée à la taille par une ceinture de cuir, un pantalon court de hautes guêtres en étoffe pareille à la blouse et des souliers noirs.

Tu vois que je n'oublie ni toi ni les tiens... mais il ne faut pas non plus que j'oublie notre rébus; il représente :

Un char, — un *i*, — un *t*, — un bien de campagne qui en ce moment est à vendre, — un avaré comptant son trésor, — un do, — un nez, — un come (c'est un garde-chiourme), — l'anse d'une aiguière, —

une part de galette, — un cocon de ver à soie, — une *m* et la ville d'Aime située dans la basse Savoie. Ce qui veut dire :

Charité bien ordonnée commence par soi-même.

Proverbe très-peu chrétien, n'en déplaît à la sagesse des nations.

Adieu, chère et bonne,

Ta toute dévouée,

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

La loi du timbre m'ayant empêché jusqu'à présent de donner les adresses des personnes dont je vous parlais, mesdemoiselles, adresses qu'il vous était cependant utile de connaître, je profite de ce que le timbre vient d'être aboli pour réparer cette omission involontaire.

Aux petites mamans parisiennes qui gardent auprès d'elles leurs filles, je leur recommande les cours de M^{mes} Clair, rue St Honoré, 343. Ces dames ont eu l'heureuse idée d'appliquer la méthode polonaise, non-seulement à la chronologie, ainsi que Jawinski, son inventeur, mais encore à la grammaire française, à la géographie. Cette méthode met de l'ordre dans les idées et diminue les difficultés de la science, en ce qu'elle la grave dans la mémoire et par les yeux et par l'intelligence. Les cours de M^{mes} Clair sont depuis longtemps autorisés par le ministre de l'instruction publique. On y enseigne la chronologie, l'histoire, la grammaire française, la littérature, l'arithmétique, la physique, la géographie, la cosmographie, l'anglais, le dessin, la danse, le piano, le chant et la méthode Wilhem. Les dames étrangères trouveraient chez M^{mes} Clair des appartements où elles pourraient s'établir, afin de surveiller l'instruction de leurs filles.

A celles de vous, mesdemoiselles, qui, ayant terminé leurs études, veulent suivre un cours de peinture, je recommande celui de M^{lles} Martin, rue de Grenelle-St-Germain, 39.

A celles qui désirent apprendre à peindre des fleurs, je leur indiquerai M^{me} Es-ther Maulnoir, passage Sendrié, 4, qui leur enseignera aussi à peindre sur bois, sur albâtre et sur soie; à peindre des éventails, des vieux manuscrits; à colorier des lithographies, des gravures.

A celles qui font de la tapisserie, du filet, du crochet, des tricots, je leur indiquerai les magasins de M^{lle} Chanson, rue de Choiseul, 4. Elles y trouveront un choix élégant de tous ces objets, et M^{lle} Chanson s'offrira pour leur donner des leçons de ces différents ouvrages.

ÉPHÉMÉRIDES.

21 AVRIL 1487. — MORT DU BIENHEUREUX NICOLAS DE FLUE.

Nicolas de Flue, que les Suisses appellent encore frère Klaus, et que le grand cardinal Charles Borromée ne nommait jamais qu'en se découvrant la tête, était un simple berger de l'Unterwald, appartenant à une de ces familles antiques, dont Müller, Schiller et Walter Scott ont si bien décrit les mœurs austères et simples. Dès sa jeunesse, il parut ne vivre que pour Dieu; mais le don de contemplation intérieure dont il était enrichi ne l'empêcha point de remplir tous les devoirs du fils, de l'époux, du père et du citoyen. Dans les guerres de sa patrie, il avait pris les armes, et avait combattu avec tant de bravoure que son pays lui décerna une médaille d'or. Dix enfants étaient nés de son mariage; ils donnèrent naissance à une famille honorable et pieuse qui existe encore aujourd'hui. Nicolas avait passé ainsi cinquante années dans le monde, lorsqu'il sentit croître de plus en plus dans son cœur le désir de vivre pour Dieu, dans la solitude. Il exprima ce désir à son épouse, qui s'y soumit, et vêtu de la robe de pèlerin, il prit congé de sa famille, et se retira dans une profonde solitude de l'Unterwald. Ce fut là qu'il passa vingt ans, et chose qui pourrait sembler incroyable, si on n'en trouvait des exemples dans la vie de quelques ascètes, durant cet espace de temps il ne prit aucune nourriture corporelle, et reçut de la seule Eucharistie et sa force et sa vie. Ce fait miraculeux, admirable est attesté par le témoignage unanime des compatriotes: « Il fut, dit l'historien Jean de Müller, examiné pendant sa vie, raconté au

loin, livré à la postérité par ses contemporains et tenu pour incontestable, même après le changement de confession religieuse. »

Un fait remarquable signala la vie ermitique de Nicolas. En ce temps-là, la confédération Suisse voyait s'affaiblir cette puissance d'union qui avait donné la victoire à de pauvres bergers sur le puissant duc de Bourgogne. Le partage du butin fait à Morat, à Granson et à Nancy, avait amené de premières disputes; d'autres s'élevaient entre les députés des villes et des campagnes, parce que les premiers voulaient faire entrer dans la ligue suisse Soleure et Fribourg, anciennes et fidèles alliées. Aucun moyen d'accommodement ne semblait possible, lorsqu'un vertueux prêtre, Henry Imgrund, songea à l'ermite Nicolas, et le crut propre à rétablir la paix parmi les confédérés. Sur les instances de ce prêtre, Nicolas descendit de sa montagne, et parut à Stantz comme un envoyé de Dieu. Ses paroles conciliantes portèrent la conviction dans tous les cœurs; on se régla d'après ses avis, et la paix fut rétablie dans toute la Suisse. Nicolas reprit sa vie contemplative, qu'il termina par une heureuse mort, le 21 avril 1487, à l'âge de 70 ans. Ses restes conservés à Saschlen sont ornés avec luxe, et la piété de ses descendants les a parés de toutes les décorations qu'ils ont gagnées en pays étranger. On y voit la croix de saint Louis et l'étoile de la Légion d'honneur. Il fut béatifié par Innocent X, et sa vie a été écrite par Gærres, célèbre auteur allemand.

MOSAIQUE.

Longchamp était une abbaye de filles, située à deux lieues de Paris; elle fut fondée en 1260 par sainte Élisabeth, sœur de saint Louis, et devint un lieu de pèlerinage célèbre, où les fidèles allaient gagner des indulgences et porter des offrandes. Les religieuses s'occupèrent de musique pour chanter plus dignement les louanges du Seigneur, et bientôt la cour fut admise à huis clos dans les chapelles. Ces concerts, dits *spirituels*, parce qu'ils se composaient de psaumes, de cantiques et de symphonies, furent alors très-fréquentés par mode plutôt que par piété. Les curieux s'y portaient en si grand nombre, que l'abbaye toute entière n'aurait pu les contenir. D'ailleurs, c'était un privilège que se réservait la noblesse, et le peuple se pressait à la porte pour écouter de loin des voix harmonieuses, semblables à celles des anges.

Mais comme les meilleures choses tombent souvent en désuétude, cette cérémonie religieuse se changea en un spectacle profane. Dans la semaine sainte, on venait assister aux Ténèbres de Longchamp comme on va à l'Opéra; le but était de voir ou d'être vu. Quant aux vierges qui chan-

taient avec une si rare perfection, elles étaient cachées derrière les grilles de leurs tribunes.

La révolution de 1789 détruisit le couvent sans détruire l'usage de la promenade de Longchamp. On n'y alla plus entendre chanter les Ténèbres; mais on y alla pour montrer son équipage et pour voir les toilettes de printemps. Durant les années qui viennent de s'écouler, on n'y envoyait plus que son équipage, et on se promenait à pied le long des boulevards et des Champs-Élysées... Aujourd'hui d'autres préoccupations ont interrompu la promenade de Longchamp.

On jouit des objets agréables, mais les tristes font réfléchir.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

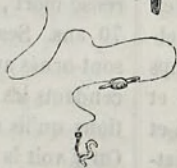
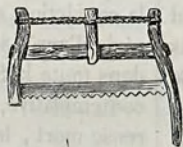
On arrête aisément une rivière qui ne fait que sortir de sa source; mais quand elle a élargi son lit, on a de la peine à la passer sur un chameau. Ainsi des passions.

SAINT-FRANÇOIS DE SALES.

RÉBUS.



C



N'

2



elles
eurs

ou-
ade
adre
pour
toi-
qui
plus
ait à
aps-
ecu-
e de

les

ne
and
à la
ons.





Dessiné par L. Levert.

Gravé par Taillant.

Journal des Demoiselles.

16^e année.

N^o I.